



**PRÉFACES
DE CÉLINE MARCOTTE
ET DENISE FILIATRAULT**

**LE THÉÂTRE
DU RIDEAU VERT
UN PREMIER RÔLE
DANS L'HISTOIRE**

**PRÉFACES
DE CÉLINE MARCOTTE
ET DENISE FILIATRAULT**

**LE THÉÂTRE
DU RIDEAU VERT
UN PREMIER RÔLE
DANS L'HISTOIRE**



Février 1950 –
Yvette Brind'Amour
dans *Neiges*
de Marcelle
Maurette et
Georgette Paul.



ACTE 1

(1947-1960)

Toute histoire a un début. Et celle du Rideau Vert commence de façon grandiose sur un paquebot entre New York et Rotterdam. La croisière de dix jours changera la vie, personnelle et professionnelle, de deux femmes très différentes mais complémentaires qui auraient pu ne jamais se croiser : Yvette Brind'Amour, vedette québécoise de la radio et du théâtre, et Mercedes Palomino, journaliste sud-américaine.

LEVER DE RIDEAU SUR UNE RENCONTRE UNIQUE

PAR JEAN-YVES GIRARD



PORT DE NEW YORK, LE 16 AVRIL 1947. Brouhaha sur les quais: une étoile monte à bord du *SS Veendam*, paquebot battant pavillon hollandais. Il s'agit de nulle autre que l'actrice Rita Hayworth, le nouveau sex-symbol d'Hollywood, qui s'en va divertir les troupes américaines restées sur le Vieux Continent. Le navire entame aujourd'hui sa seconde traversée de l'Atlantique libéré. Au grand bonheur de près de deux mille passagers fébriles.

Dans la cohue habituelle précédant l'appareillage, un homme sérieux prend des notes. Il s'appelle Henri Dufresne. Reporter à *La Patrie*, journal canadien-français (on ne disait pas encore « québécois »), il a été mandaté pour documenter la croisière jusqu'à Rotterdam, aux Pays-Bas.

Sa présence n'est pas un hasard et n'est pas due à la présence de Miss Hayworth. Car une centaine de jeunes artistes et intellectuels du Québec sont aussi du voyage. Il s'agit d'une véritable délégation de talents prometteurs qui « s'en vont parfaire leurs études et tenter, il va sans dire, de conquérir la célébrité¹ », explique le journaliste à son lectorat. Parmi ces heureux élus pleins d'espoir: l'acteur Robert Rivard (père de Michel Rivard); la chanteuse et comédienne Monique Leyrac; la chanteuse lyrique d'origine française Louise Darios; M^{me} Jean-Louis Audet (Yvonne Duckett), professeure de diction réputée qui enseignera ensuite le bon parler à tout le gratin artiste, de Dominique Michel à Robert Charlebois; et l'une de ses premières élèves, Yvette Brind'Amour.

La comédienne, une star de la radio, ne se doute absolument pas qu'avant même de poser l'escarpin en Europe, dans dix jours, sa carrière et sa vie auront changé.

Juin 1954 –
Yvette
Brind'Amour
et Mercedes
Palomino à
Séville.

1. On trouvera dans la bibliographie, à la fin de cet ouvrage, les références de toutes les citations.



Miss Radio
1943.

ENTRE LA DANSE ET LE JEU

En ce printemps 1947, Yvette Brind'Amour a 28 ans. Quand elle voit le jour, le 30 novembre 1918, la Première Guerre mondiale s'est terminée deux semaines plus tôt (le 11 novembre, jour de l'Armistice). Sa mère, Blanche, née Chrétien, s'est intéressée au théâtre amateur avant de convoler en justes noces avec Charles-Joseph Brind'Amour. Un temps publicitaire pour un journal, il a aussi été musicien, notamment aux Canadian Grenadier Guards, à Montréal, un régiment d'infanterie de la Première réserve de l'Armée canadienne.

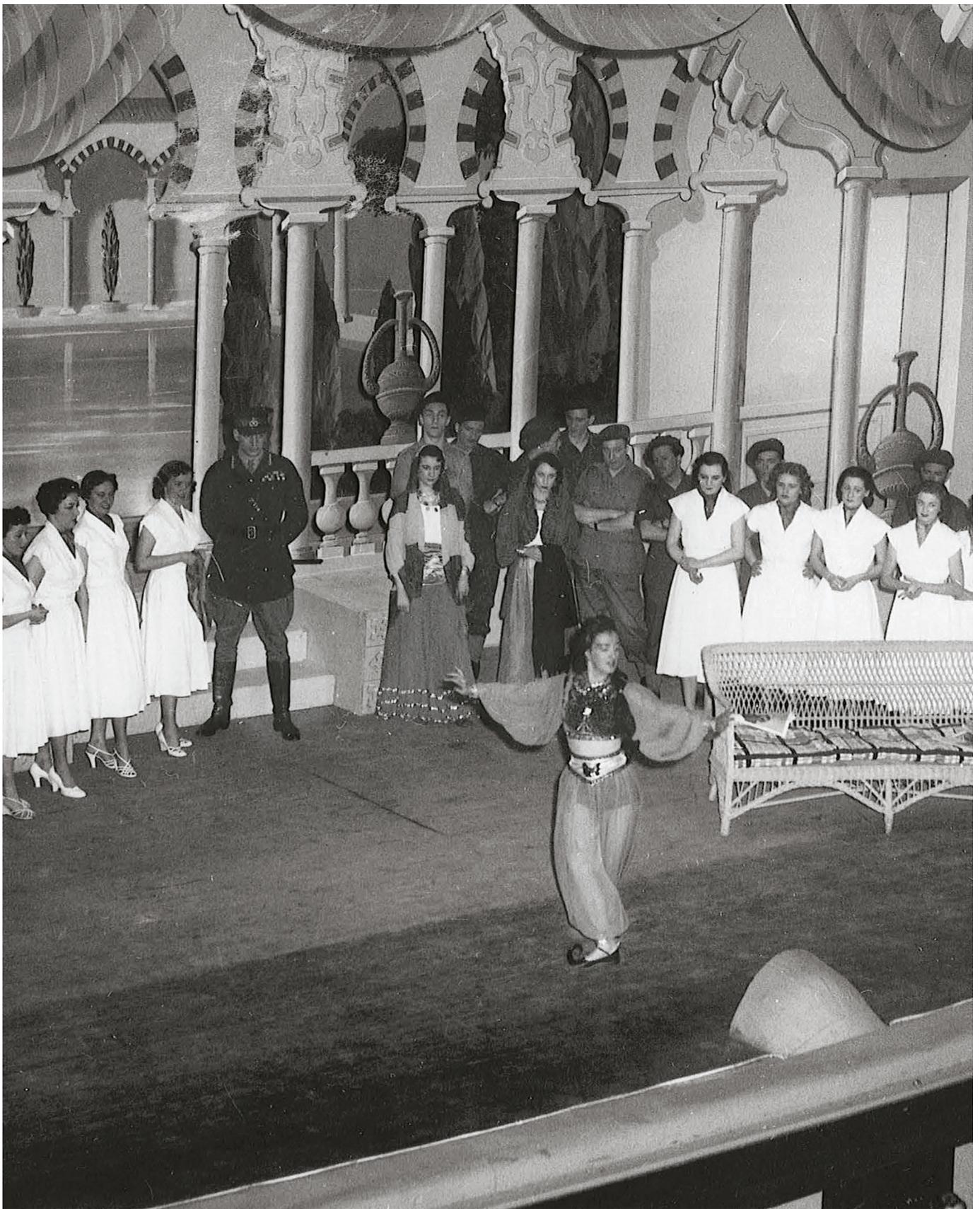
Les parents encouragent les talents artistiques de leurs cinq filles : Gertrude, Marthe, Yvette, Claire et Estelle. Comme sa mère, Marthe fera du théâtre amateur et donnera même la réplique à Yvette au Montreal Repertory Theatre (MRT) français. Claire fera carrière en danse classique : elle l'enseignera à l'Académie des Grands Ballets canadiens, puis dirigera l'École de ballet Claire Brind'Amour à Boucherville jusqu'à sa retraite, en 1986. Quant à Marthe, qui abandonne la scène dans les années 1950, elle siègera au conseil d'administration du Rideau Vert après le décès de sa sœur fondatrice.

Élève à l'Académie Sainte-Marie de Sherbrooke, dirigée par les Sœurs de la Congrégation Notre-Dame, Yvette laissera une forte impression sur l'une de ses camarades de classe. Celle-ci livrera ses souvenirs à *La Tribune* de Sherbrooke le 7 avril 1992, au décès de cette « très grande artiste. Déjà, à ce moment – Yvette avait 18 ans à peine –, on pouvait deviner en elle un talent incomparable. Elle était une comédienne-née ».

Pourtant, la jeune Yvette hésite un temps entre devenir infirmière, comédienne ou danseuse. Mais quand on rêve de « devenir une grande, grande vedette », comme elle l'avouera à la journaliste du *Samedi* dans le numéro du 28 juin 1941, dans l'une de ses premières interviews, le choix est facile : ce seront les arts et rien d'autre.

Elle décide donc de suivre des cours en danse classique à l'École Lacasse-Morenoff. Son professeur, Maurice Lacasse-Morenoff, affirme dans *Radiomonde*, le 28 juillet 1951, qu'elle est « l'élève la plus brillante qu'il a eue depuis longtemps ». Il semble que, en un an, elle ait accompli ce qu'une élève moyenne met quatre ans à réaliser. Yvette démontre en effet une aptitude naturelle et beaucoup de détermination. Morenoff lui demande de participer à plusieurs spectacles de danse présentés par l'École dans des salles mont-réalisais. En 1944, à 25 ans, Yvette quitte le Québec pour New York et entre à l'Institut de ballet Vilzak-Schollar, un établissement prestigieux codirigé par un ex-danseur étoile des réputés Ballets russes de Diaghilev. Le sommet de sa carrière de danseuse a lieu l'année suivante : elle fait partie du corps de ballet dans *Giselle* au Metropolitan Opera House.

Solo de la jeune Yvette, la plus brillante des élèves du professeur de danse Maurice Lacasse-Morenoff.





Yvette Brind'Amour a pratiqué la danse jusqu'aux années 1960; à la fin, surtout comme routine d'entraînement physique d'actrice. La danse classique forme des corps élancés, à la posture distinguée, ce qui peut contribuer à expliquer cet aspect noble ou aristocratique récurrent dans la description de son style de jeu ou de personnages. C'est le cas notamment dans un article daté du 29 novembre 1958. Dans sa critique de *La reine morte*, une pièce de Montherlant dans laquelle Yvette tient le rôle-titre², le journaliste du périodique *Radiomonde et télémonde* écrit: « Son ravissant mouvement de révérence devant le roi Ferrante rappelle que – sous le nom d'Yvia Brina – elle fut une ballerine douée. » En effet, Yvette Brind'Amour a adopté ce pseudonyme dès ses premiers spectacles de danseuse. Pourquoi? Mystère. Peut-être pour séparer ses deux passions. L'autre, évidemment, est le théâtre.

Le 1^{er} mai 1937, Yvette Brind'Amour, 18 ans, remarque dans le quotidien *Le Devoir* une annonce qui attire son attention: *La nouvelle section française du Montreal Repertory Theatre qui vient de lancer une invitation aux jeunes auteurs dramatiques et aux artistes amateurs est en pleine activité*. Elle se présente à l'adresse indiquée – un bureau situé avenue Union, au centre-ville de Montréal, juste en face du grand magasin Hudson Bay (la Baie d'Hudson). À son étonnement, la voici embauchée d'office pour jouer dans la prochaine production, une réécriture de *Dom Juan...* sans savoir sur le coup que toutes les personnes qui se sont manifestées ont été aussi engagées.

Le Montreal Repertory Theatre (MRT) français devient son conservatoire. À l'époque, dans tout le Canada, aucune école spécialisée n'enseigne le théâtre et à peine une poignée de compagnies permettent d'en faire. Dès ses premiers pas sur scène, Yvette Brind'Amour fait preuve d'un talent peu commun. Elle profite de l'aspect formateur des semaines de répétitions pour apprendre, et comme c'est une excellente élève, elle apprend vite. En avril 1939, Yvette reçoit les éloges de la critique pour son premier grand rôle sur les planches d'un théâtre, dans *Asmodée*, drame de François Mauriac, où joue également sa sœur Marthe. « M^{lle} Yvette Brind'Amour révèle son talent dans cette pièce. Il eût été difficile de donner plus de libre fraîcheur au personnage d'Emmanuelle », estime le quotidien *L'illustration nouvelle* dans son numéro du 13 avril. *Asmodée* est la vingtième production du MRT français en seulement dix-sept mois d'existence. La guerre met un terme à cette aventure en février 1941. Le MRT continuera ses activités en anglais jusque dans les années 1960.

2. On trouvera le détail des distributions des spectacles de la compagnie ainsi que la plupart des programmes et des affiches dans le site *Rappels, la mémoire du théâtre au Québec* [www.rappels.ca].



L'ALMA MATER DE
CHRISTOPHER PLUMMER

Entreprise amateur presque aussi ambitieuse qu'une compagnie professionnelle, le Montreal Repertory Theatre (MRT) voit le jour en 1930, financé par sa fondatrice-directrice, Martha Allan, membre de l'une des familles les plus riches au Canada. Les premières années, les spectacles ne sont qu'en anglais.

À l'automne 1937, le MRT français est créé pour remplir le vide causé par la fermeture de l'unique lieu dédié au théâtre francophone à Montréal, le Stella, transformé en cinéma. (Ironie du sort, le Stella retournera à sa première vocation en 1960 quand le Rideau Vert s'y installera.) Le MRT français ne vivra que quelques saisons, mais y seront passés, outre Yvette Brind'Amour, les Janine Sutto, Denise Pelletier et Jean-Louis Roux. Quant à la troupe anglophone – qui comptera les célèbres acteurs William « Star Trek » Shatner et l'oscarisé Christopher Plummer parmi ses membres –, elle continuera à monter des pièces jusqu'en 1961.

En avril 1953, alors que le Rideau Vert est en pause forcée, le MRT confie à Yvette Brind'Amour une mise en scène en langue anglaise, *Anna Christie* d'Eugene O'Neill. Un indice des liens qu'elle a tissés avec la troupe à titre d'interprète.

Portraits d'Yvette Brind'Amour dans toute sa splendeur d'actrice débutante. (à gauche)

Yvette, vedette de radio-romans (à droite)



Faire du théâtre transporte Yvette mais lui rapporte peu, voire pas un sou. « C'était le temps où nous répétions six mois pour jouer trois fois, et où nous étions si pauvres que nous marchions pour rentrer le soir, après les répétitions », dit-elle à l'été 1951 à la journaliste du *Samedi*.

« C'était le temps où nous répétions six mois pour jouer trois fois, et où nous étions si pauvres que nous marchions pour rentrer le soir, après les répétitions. »



Vies de femmes,
feuilleton
radiophonique
de Loïc Le
Gouriadec
(à gauche).
Roland Chenail,
Guy Poucant,
Henri Bergeron,
Gaétane
Laniel, Yvette
Brind'Amour et
Armand Plante
en pleine séance
de travail.

Heureusement, à la fin des années 1930, la mode est aux radio-romans, ou feuilletons. On les surnomme aussi à l'époque les romans-savons, car ils sont commandités par des marques de lessive. Une planche de salut financier pour Yvette Brind'Amour dès 1938.

À 19 ans, elle décroche son premier contrat radiophonique: le rôle d'une espionne dans *Madeleine et Pierre*. Ce feuilleton pour adolescents est diffusé à l'antenne de CKAC et écrit par André Audet, le fils de sa professeure de diction. En 1940, Yvette fait son entrée dans un autre radio-roman, destiné cette fois aux adultes, *Vie de famille*, œuvre mélodramatique signée Henry Deyglun. La voilà lancée.

En 1942, on l'entend partout. Yvette est Lisette, jeune fille riche amoureuse d'un jeune homme pauvre, héroïne du succès radiophonique de l'heure, *Jeunesse dorée*, rôle qu'elle tiendra pendant dix ans à Radio-Canada. Elle est aussi Manon dans *Rue principale*, Anne-Marie dans *La fiancée du commando*, Julie dans *Notre Canada*, Nini dans *Pierre Guérin, petit-fils du vieux maître d'école...*

La rapidité spectaculaire de sa progression et de sa notoriété auprès d'un public assidu est reconnue en fin d'année. Lors d'un vote populaire, Yvette Brind'Amour remporte les suffrages. Elle est couronnée Miss Radio 1943, succédant à Estelle Mauffette, la première interprète de Donalda dans *Un homme et son péché*. L'hebdo artistique *Radiomonde*, qui organise le concours, fait le portrait de la gagnante dans son numéro du 19 décembre 1942: « C'est une jeune fille au teint mat, aux longs cheveux bruns et aux yeux étranges. Gracieuse, racée, elle a accompli son petit bonhomme de chemin par l'étude et la volonté de réussir. » Parmi les autres nommées: Judith Jasmin, qui quittera le métier de comédienne pour devenir la première journaliste québécoise, et même canadienne, à couvrir l'actualité internationale; et Muriel Millard, future reine du music-hall.

Miss Radio 1943 est aussi très active au théâtre. Yvette Brind'Amour fait partie de diverses troupes, dont celle du Théâtre Arcade (1939-1950), qui compte aussi parmi les habitués Janine Sutto et Jean Duceppe. Durant la guerre, l'Arcade fait le plein de spectateurs, alors que les films en français sont rares dans les salles de cinéma, leur importation étant interrompue par le conflit mondial. La troupe de comédiens de l'Arcade est la seule compagnie stable et dite professionnelle. Un professionnalisme plutôt bancal: on monte à la hâte des vaudevilles et des mélodrames avec treize ou quatorze représentations par semaine, sans consacrer beaucoup de temps aux répétitions de la prochaine pièce et en recyclant toujours les mêmes décors et costumes. Les comédiens oublient leurs répliques. Caché dans sa boîte, le souffleur sauve souvent le spectacle. Les fous rires sont nombreux.

Sur le plan artistique, la participation d'Yvette Brind'Amour à l'Équipe est beaucoup plus significative. Fondée en 1942 par un pionnier de la mise en scène moderne au Québec, Pierre Dagenais, 19 ans seulement, l'Équipe entend produire des spectacles d'une facture soignée, aux décors et aux costumes conséquents. Préparer et répéter longuement les spectacles, peu importe leur rentabilité, avec un souci d'harmonisation du jeu et de sa vraisemblance, c'est un luxe inouï à l'époque.

Exemple le plus éloquent du travail de la troupe: la première canadienne de la version française du chef-d'œuvre de Shakespeare, *Le songe d'une nuit d'été*, présentée en août 1945, en plein air et la nuit, dans les jardins de l'Ermitage, au 3510, chemin de la Côte-des-Neiges, sur le campus du Collège de Montréal.

Avant de déclarer forfait en 1948, ruiné, Pierre Dagenais dirige Yvette Brind'Amour à au moins trois reprises. L'une d'elles mérite qu'on s'y attarde.

En janvier 1946, le philosophe français Jean-Paul Sartre arrive au Québec pour donner des conférences. Pure coïncidence: sa pièce *Huis clos*, qui a causé un scandale à sa création l'année d'avant à Paris, vient de terminer sa série de représentations à Montréal, dans une production audacieuse de l'Équipe. Quand Sartre exprime le regret de ne pas avoir pu y assister, la troupe décide de lui offrir une représentation privée dans un salon de l'hôtel Windsor. Yvette Brind'Amour n'oubliera jamais cette soirée magique où elle a interprété Inès, une lesbienne qui brise les couples hétérosexuels par pure cruauté, devant l'auteur d'un classique de la dramaturgie entré dans l'Histoire notamment pour une réplique: «L'enfer, c'est les autres.»

L'année suivante, sur le paquebot voguant vers l'Europe avec un bataillon d'artistes et d'intellectuels québécois, Yvette Brind'Amour est de loin la personnalité la plus connue du groupe, une véritable vedette de la radio et du théâtre. Elle ne tarde pas à fraterniser avec une autre passagère à l'accent étranger: Mercedes Palomino.

APPELEZ-MOI MECHA

Mercedes Palomino voit le jour en Catalogne, en 1913, la même année que Charles Trenet, Albert Camus et Jean Marais. Elle a trois ans quand sa famille quitte Barcelone, où elle a fait ses premiers pas, et déménage à Buenos Aires, en Argentine. Très jeune, Mercedes est appelée «Mecha», surnom affectueux qu'on prononce «metcha» et qu'elle gardera sa vie durant.

Ses parents, grands amateurs de théâtre, sortent beaucoup, et leur fillette, qui n'a que six ou sept ans, doit les accompagner. Mecha s'endort et ne comprend rien de ce

qui se passe sur scène, mais ses parents persistent, lui expliquent la pièce le lendemain, inculquant chez l'enfant une culture et un goût littéraire adultes. Ils lui demandent même d'écrire quelques lignes, une sorte de critique des spectacles vus. Un ami de la famille, directeur d'un journal local, publie les commentaires de la petite dans une rubrique réservée aux textes d'enfants. Dès sept ans, Mecha participe à des spectacles théâtraux réalisés avec d'autres enfants; son talent et sa confiance en elle ont été encouragés de façon précoce et inhabituelle pour une fille, dans l'Argentine des années 1920.

« Il y avait un centre catalan, la vie culturelle était très active, raconte Mercedes en 1998, alors qu'elle est nommée Personnalité de la semaine dans *La Presse* du 1^{er} novembre. Nous faisons partie des chœurs, et de la troupe de théâtre. Je me souviens de la première fois où je suis entrée en scène avec les grands, dans une pièce en catalan. Mes parents étaient dans la salle. Ç'a été un choc! C'était la fête! J'ai vécu dans ce bain, entre mon père qui jouait merveilleusement de la guitare et ma mère qui s'intéressait beaucoup aux arts. »

À 12 ans, Mercedes entre en classe préparatoire du Conservatoire d'art dramatique de Buenos Aires, et décroche le premier prix d'interprétation. Les Palomino déménagent encore, cette fois à Mendoza, près de la cordillère des Andes et de la frontière chilienne,

Fillette,
Mercedes
Palomino
commente déjà
les spectacles
qu'elle voit.



pour y cultiver la vigne. Le décès de son père adoré, en 1927, est une grande épreuve pour elle. À seulement 14 ans, l'adolescente démontre un culot et une force de caractère exceptionnels dans une société très machiste, car elle prend en charge les affaires familiales. La vente des vignobles coïncide avec ses premiers contrats de journaliste et ses études universitaires. Elle signe des reportages à Mendoza, à Buenos Aires, puis à Santiago au Chili, avant de participer à un journal de son université, et fait aussi du théâtre en parallèle.

La jeune femme déménage au Pérou, où elle travaille comme directrice du service dramatique à Radio-Lima. « J'écrivais les textes, je jouais et je dirigeais en même temps », racontera-t-elle soixante ans après les faits. Selon Antonine Maillet, qui l'a étroitement côtoyée durant plus de quatre décennies, « Mecha se rappelle presque tout. Et ce dont elle ne se souvient pas, elle l'invente d'une façon tellement vraie, tellement réelle, que c'est comme vrai ».

Peu après la guerre, Mercedes remporte le prix d'un concours d'écriture d'une fiction dramatique pour la chaîne de radio Columbia Broadcasting Corporation de New York. Du même coup, elle obtient un contrat d'un an pour y travailler, dans un service de production d'émissions hispanophones internationales rediffusées à travers les Amériques.

Au début de 1947, avec des amis et collègues de cette Chaîne des Amériques, elle découvre Montréal et en profite pour visiter Radio-Canada, qui développe un service international similaire. Elle décide de ne pas renouveler son contrat de New York pour multiplier les collaborations avec différents médias de divers pays, notamment d'Amérique du Sud, y compris comme journaliste de la presse écrite. En avril de la même année, Mercedes embarque seule sur un bateau qui part de New York pour un séjour de plusieurs mois à Paris à titre de correspondante de la section Arts du journal *La Prensa* de Lima. Elle a 34 ans. Ce voyage changera la courbe de son destin.

SUR LE NAVIRE... OU PAS ?

Yvette et Mercedes se sont-elles vraiment rencontrées la toute première fois en avril 1947, sur le *Veendam*? Les versions diffèrent, selon l'époque et la source. Même les principales intéressées modifient l'histoire au gré des années. Dans *La Presse* du 17 février 1979, alors qu'elles sont toutes deux interviewées pour les 30 ans du Rideau Vert, Yvette corrobore les faits: oui, elles se sont connues « dans un voyage en bateau ». Le 15 février 1999, dans *Le Devoir*, Mercedes nie la rencontre sur le bateau, raconte plutôt qu'elles ont fait connaissance dans les studios de radio de Radio-Canada.

Pour jette Brin d'Amour
avec mon meilleur
souvenir de
Michelle Major



Optons alors pour la version maritime, plus romantique. Le périple dure dix jours, le *Veendam* est vaste, mais pas tant que ça. Tous les soirs, la croisière s’amuse. Yvette et Mercedes font connaissance. La Sud-Américaine est touchée par la voix « exceptionnelle » de la Québécoise, elle le sera ensuite par sa présence magnétique comme actrice. Elles parlent d’un projet fou : fonder ensemble une compagnie de théâtre à leur retour à Montréal. « Il fallait tenter cette expérience, expliquent-elles rétrospectivement dans un texte signé à quatre mains et inséré dans le programme soulignant le 25^e anniversaire du Rideau Vert. Vous souvenez-vous de cette décennie qui s’achevait ? Elle avait semé le malheur, le deuil, les souffrances, chez tous les humains. Nous avons peut-être été parmi les moins touchés mais nous avons eu notre part de tracasseries, de soucis de toutes sortes. Nous avons tous besoin d’une injection de bonne humeur pour réapprendre la valeur thérapeutique de la détente, de l’évasion. Le théâtre n’est-il pas avant tout une évasion du quotidien ? »

À Paris, après la Seconde Guerre mondiale, Yvette étudie l’art dramatique pendant trois mois chez René Simon, qui enseignera à plusieurs futures stars de cinéma, dont Michèle Morgan et Louis de Funès. Elle suit des ateliers avec Charles Dullin, qui a eu comme élèves Jean-Louis Barrault et Marcel Marceau. Des années après, ces mois passés dans la Ville Lumière lui paraîtront du temps perdu : « Répéter une scène avec un apprenti, alors qu’on joue soi-même depuis des années, est une tâche ingrate », dira-t-elle.

Toutes deux reviennent au Québec à l’automne 1947 et reprennent la conversation où elles l’avaient laissée, autour de la création d’une troupe de théâtre. « On se voyait beaucoup, explique Yvette quelque trente ans plus tard dans *La Presse* du 17 février 1979. Comme Mercedes ne parlait pas français à ce moment-là [les deux femmes communiquaient en anglais], il n’était pas question qu’elle joue – même si elle avait déjà joué. Alors elle a dit : “Si vous voulez, pour vous aider, je vais m’occuper de la comptabilité.” »

Le choix du 30 novembre 1948 comme date de fondation de l’entreprise coïncide avec le 30^e anniversaire de naissance d’Yvette Brind’Amour. À cet anniversaire se trouvent réunis, autour de la fêtée et de (son futur mari) Loïc Le Gouriadec, qui paie le champagne, les comédiennes et amies Denise Proulx, Monique Miller, Denyse St-Pierre, Rita Bibeau et les camarades acteurs René Verne et Lorenzo Campagna, ainsi que Louise Darios et, bien sûr, Mercedes Palomino. Cette dernière offre tout un cadeau à la trentenaire : un théâtre ! Pas un bâtiment, du moins pas encore, mais une compagnie, à laquelle il faut un nom. Elle s’appellera... le Rideau Vert.



EN 1948, YVETTE BRIND'AMOUR ET MERCEDES PALOMINO concrétisent leur rêve en mettant au monde le Théâtre du Rideau Vert. Il fallait de l'audace pour s'affirmer ainsi dans une société et un milieu culturel alors exclusivement gouvernés par la gent masculine et le clergé. Contre vents et marées, les deux complices demeurent leur vie durant à la barre de ce qui deviendra une institution théâtrale incontournable, l'une des plus pérennes au Québec. Soixante-quinze ans plus tard, **DENISE FILIATRAULT ET CÉLINE MARCOTTE**, un autre duo de femmes de tête et de cœur, poursuivent le rêve de leurs prédécesseuses et tiennent de main de maître les rênes artistiques et financières de cet espace de jeu et de mémoire.

La naissance des *Belles-sœurs*, la création de *La Sagouine*, les tournées et les amitiés internationales... Autant d'événements déterminants ayant à jamais marqué à la fois le théâtre et notre société. Mais l'établissement connaît aussi des périodes de flottement et de remise en question, comme il s'en produit dans tout espace de création qui évolue avec son temps. Il en résulte une histoire mouvementée, riche à la fois du savoir des artisanes et artisans qui ont pensé et habité les lieux et du talent des actrices et acteurs qui en ont foulé les planches.

Aujourd'hui plus que jamais, le Théâtre du Rideau Vert garde résolument les yeux fixés vers l'avenir tout en demeurant indissociable de notre mémoire collective. À l'aide d'une iconographie remarquable et d'entrevues inédites, cet ouvrage lui rend le plus vibrant des hommages.

